d'écrire une étude originale sur Prudence. D'ailleurs, l'auteur se proposait simplement, dans des conférences de vulgarisation, de faire connaître à un public de non-spécialistes les divers aspects du talent du poète chrétien. Son livre se lit avec agrément. On regrette seulement d'y trouver un peu trop de fautes d'impression, qui ne figurent pas toutes dans la liste des corrigenda. Par exemple, p. 26, l. 8 : *geninue* pour *genuine* ; p. 52, l. 22 : *agrainst* pour *against* ; p. 70, l. 15 : *pentiential* pour *penitential* ; p. 142, n. 78 : *zurückschrechten* pour *zurückschreckten* ; p. 158, l. 17 : *il ont* pour *ils ont*, etc.

M. Lavarenne.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

— *Cicéron, Discours*, t. XVIII : *Pour Marcellus. Pour Ligarius. Pour Dejotarus*, texte établi et traduit par Marcel Lob : 122 pages en partie doubles.

En 46, après un silence de six ans, Cicéron revient à l'éloquence, autant que les circonstances le permettaient. Les discours « césariens » sont peu connus ; si le *pro Marcello*, prototype à Rome des panégyriques, a été autrefois édité dans l'excellente collection verte des Classiques latins de chez Hachette, la défense de Ligarius, accusé de pompéianisme par d'anciens pompéiens, ou celle du roi de Galatie Déjotarus, accusé d'avoir voulu faire assassiner César au temps du « *Veni, uidi, uici* », ne sont guère étudiées que par des spécialistes. C'est pourquoi ce tome XVIII est bienvenu. Confié jadis — sans doute par H. Gœlzer — à M. Lob, revu par M. Durand, il donne toute confiance ; d'ailleurs, après les travaux critiques d'A. C. Clark, dont M. Lob ne s'écarte quasi pas, le texte repose sur une base particulièrement solide. Ces discours sont un peu discours de salon ; l'orateur n'a plus la grande audience d'un sénat libre ou de la place publique. Il parle pour le seul César, il plaide devant le seul César, juge unique et qui laisse tarder des sentences qui ne dépendent plus que de son désir de propagande ou de ses projets orientaux. On attend avec d'autant plus d'impatience l'édition par MM. Boulanger et Wuilleumier des *Philippiques* avec leurs grands thèmes politiques. — A noter : p. 5, n. 1, qu'aux biographies de Cicéron il ne faut plus manquer désormais d'ajouter celle de la *Real-Encyclopädie*, *s. u.* Tullius, nº 29, VII[a] 1, col. 827-1091, due à M. Gelzer et parue en 1939 ; — p. 113, n. 3, *in fine* lire : Laurand ; — p. 115, texte, l. 8, lire : *auctoritatem ;* — à propos des prétentions royales de César si bien mises en lumière par M. Carcopino, je renvoie au passage curieux de *Dei.* 33-34 : « *statua inter reges posita animos hominum uehementer offensos* », à quoi Cicéron répond volontairement à côté : *si locus adfert inuidiam*,

nullus est ad statuam quidem rostris clarior ; — pourquoi a-t-on modifié le caractère typographique et la disposition des sous-titres marginaux? tels qu'ils sont présentés ici, ils semblent traduits du texte, ce qui naturellement n'est pas le cas.

Marcel DURRY.

— *Pline l'Ancien, Histoire Naturelle*, livre VIII, texte établi, traduit et commenté par A. ERNOUT : 1952, 182 pages en partie doubles.

C'est avec un vif agrément qu'on lit l'Introduction que M. Ernout a placée en tête du livre VIII de son Pline l'Ancien. Elle résume avec prestesse tout ce qui est à dire pour que l'on comprenne bien ce que l'on peut attendre de cette description des animaux « terrestres », opposés aux poissons et aux oiseaux, et se divisant eux-mêmes en animaux sauvages ou exotiques et animaux domestiques ou indigènes. Pline a beau citer parmi ses *auctores* quarante-cinq *externi* et dix-neuf Latins ; à la plupart d'entre eux il ne doit que détails infimes, sa source essentielle étant l'*Histoire des Animaux* d'Aristote, qu'il complète pour les animaux domestiques par une information romaine due à Varron et à Columelle. Mais Aristote demeure essentiel, et M. Ernout prend soin d'indiquer dans ses notes les passages que Pline lui a pris.

D'ailleurs, Pline est beaucoup plus vivant, car il ajoute des précisions issues de son expérience personnelle et qui nous renseignent de façon inattendue sur la vie romaine : choix des victimes pour les sacrifices, aliments, vêtements, mobilier, prix et surtout jeux du cirque, auxquels les habitants de la ville devaient cette curiosité qui nous conduit aux parcs zoologiques. Mais même alors Pline émaille ses descriptions d'erreurs graves d'origine livresque ; Cuvier remarquait déjà qu'il aurait pu les corriger devant les cages de l'amphithéâtre ou devant les dessins des peintres et des mosaïstes. N'oublions pas toutefois que les fables et les traits légendaires rapportés par Pline avec ses animaux fabuleux et ses anecdotes sur l'âme des bêtes ont la vie dure et, après avoir traversé tout le Moyen-Age, ont laissé des traces jusque dans les fameux portraits de Buffon. Le tout est de ne pas chercher dans son *Histoire Naturelle* une œuvre de science, mais la compilation plaisante d'un homme curieux et qui savait ce qui aurait du succès auprès de ses contemporains.

Cette Introduction est, d'autre part, de la plus haute importance, parce que, depuis le commencement de l'édition, l'information de l'éditeur s'est accrue considérablement. La guerre était peu favorable à la consultation de manuscrits dispersés à travers le monde. Mais depuis lors M. Ernout a revu les manuscrits *E* et *d* de la Nationale ; l'Institut de Recherche des Textes lui a confié des photographies des manuscrits de Leyde (*F*), de Londres (*l*), de Luxembourg (*x*) ; enfin, on lui a envoyé

des reproductions du Ricciardanus (*R*) et du Vaticanus (*D*). De la sorte, M. Ernout a pu avec sa science sans défaillance établir un apparat plus complet et plus exact que celui de l'édition Jan-Mayhoff. Il est en droit de conclure de son examen critique que *D F R E*, à quoi l'on peut ajouter *d l*, « suffisent bien à l'établissement du texte ». Son apparat rendra les plus grands services, et d'autant plus que dans un texte technique comme celui-ci les mots scientifiques, les noms propres, les nombres entre autres, sont tellement sujets à caution.

Détails de présentation. Les volumes du Pline l'Ancien ne devraient-ils pas contenir un *conspectus operis*, où les livres parus (avec indication de la personne à qui a été confiée l'édition) seraient marqués de l'astérisque? D'autre part, si le commentaire est dans tous les livres publiés excellent et indispensable, on est toujours gêné par son renvoi en fin de volume, et je voyais récemment dans le *Traité du Baptême* des « Sources chrétiennes » une disposition qui permet aux notes d'être en bas de page ; on me dira qu'en pareil cas la composition revient beaucoup plus cher, mais quelle commodité ! Simples remarques qui ne sauraient être prises pour des critiques, puisqu'une fois de plus M. Ernout donne à ses collaborateurs, à ses disciples et à ses très nombreux lecteurs un modèle de sûreté et de sobriété.

Marcel DURRY.

— *Panégyriques latins*, t. II : *Les Panégyriques constantiniens* (VI-X), texte établi et traduit par E. GALLETIER, 1952, 198 pages en partie doubles.

M. Galletier a, en réalité, terminé déjà les trois volumes de ses *Panegyrici Veteres ;* les Belles-Lettres ne nous ont pas fait trop attendre le tome II, et, comme nous sommes insatiables, nous commençons en réclamant le tome III, afin que cet instrument de travail précieux soit désormais à la disposition de tous les chercheurs.

Ce second tome doit son unité à la personne de Constantin, à qui sont consacrés les cinq discours, les quatre premiers étant anonymes et le dernier dû à Nazarius. Avec le premier, nous sommes en 307, au moment où Maximien réfugié en Gaule auprès de Constantin vient de lui donner sa fille Fausta, et l'épithalame devient l'éloge du gendre et du beau-père. Avec le deuxième, en 310 : Maximien s'étant révolté, tel le « client sérieux » de l'auteur comique, l'*aeternus et sacratissimus imperator* devient un *homo* que le prudent rhéteur, qui a dû méditer sur les vicissitudes politiques et leurs dangers, n'ose même plus qualifier ; signalons au chapitre 21 la visite au temple — *ad templum toto orbe pulcherrimum* — d'Apollon Grannus (sans doute Grand dans les Vosges) avec apparition ; au chapitre 22, la description de Trèves avec

son cirque, ses basiliques, son forum, son palais de justice. Le troisième discours porte aux nues les témoignages de bienveillance donnés par Constantin à la capitale des Éduens, à Autun ruinée par les guerres ; tout le développement sur la réduction de l'impôt foncier et la « rémission » de 7,000 *capita* est des plus curieux. Le sujet principal du quatrième éloge (de 313) est la victoire de Constantin sur Maxence au Pont Milvius le 28 octobre 312, jour prédestiné pour les « marches sur Rome », et la conclusion est une prière au *summus rerum sator* pour qu'il conserve l'Auguste *in omnia saecula*. Huit années passent, et la parole est à Nazarius, rhéteur chrétien de l'Université de Bordeaux, qui célèbre à Rome le cinquième anniversaire de l'élévation des deux fils de Constantin à la dignité de César ; l'empereur est loin, mais il demeure au centre du discours où le récit, souvent en désaccord avec celui de 313, se teinte souvent de merveilleux.

Ces panégyriques sont pleins d'une rhétorique ampoulée qu'on ne saurait défendre. Leur intérêt est ailleurs. Pendant longtemps, on ne savait guère découvrir les faits réels qui en forment malgré tout la trame. Bien qu'il ne fussent rien moins que *nudi*, il y avait en eux *unde sumerent qui uellent scribere historiam*. Nous voudrions que les récits soient plus circonstanciés, plus explicites ; les pages célèbres que j'ai rappelées, et qu'il faut lire, posent plus de problèmes qu'elles n'en résolvent, mais les faits sont là et souvent rien que là ; c'est ce que savent bien tous ceux qui travaillent sur cette difficile période, après les Seeck et les Stein, les Piganiol, les Alföldi, les Seston. Quant à M. Galletier, il mériterait de trouver un panégyriste digne du grand service qu'il rend aux latinistes et aux historiens en mettant à leur portée dans une édition parfaite, munie d'une excellente traduction et de tous les secours d'une solide et limpide érudition, des textes dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'étaient jusqu'ici connus que d'éminents, mais rares spécialistes.

Marcel DURRY.

— *Saint Jérôme. Lettres*, t. II, texte établi et traduit par Jérôme LABOURT : 1951, 213 pages.

Les principes sur lesquels est établi le texte de cet ouvrage ont été exposés au tome Ier et critiqués ici même par M. Marouzeau, à propos de ce tome (t. XXVII, p. 293-294). Bornons-nous à souhaiter que M. le chanoine Labourt réussisse, mieux que son prédécesseur Hilberg, à nous éclairer par les prolégomènes indispensables sur les collections manuscrites de cette *Correspondance* et sur les motifs de classement des diverses familles. J'aimerais savoir, par exemple, quand et comment la lettre adressée à Théophile d'Alexandrie par un certain Maxime, évêque africain selon l'*incipit*, avranchin selon dom Morin, s'est glissée dans la

Correspondance de saint Jérôme (cette lettre est riche de renseignements sur l'histoire des invasions). Puissent M. Waszink, dont on attend les mêmes Prolégomènes pour le *Corpus de Vienne*, et M. Labourt rivaliser de zèle, à qui satisfera le premier ces curiosités légitimes.

Ce tome second contient les Lettres XXIII à LII, échelonnées de 384 à 394 : c'est le laps de temps si fécond pendant lequel Jérôme séjourne à Rome, Antioche, Alexandrie et se fixe enfin à Bethléem. Les Lettres XLIX (*Apologeticum ad Pammachium*) et LII (à Népotien sur les devoirs des clercs) comptent, à juste titre, parmi les plus célèbres. La traduction se lit avec agrément, sans être toujours d'une tenue égale. L'auteur hésite souvent sur le sens, mais a le mérite de l'avouer (*Notes complémentaires*, aux p. 96, 22 ; 97, 10 ; 98, 20 ; etc...). P. 37, 3, le passage déclaré « difficile » me paraît signifier clairement, non « nous louerons l'offrande par l'offrande », mais : « nous louerons l'offrande par le récipient » (à savoir la corbeille où ont été apportées les cerises ; en effet, le contexte mentionne que l'Écriture parle bien de corbeilles, mais seulement de corbeilles de figues, jamais de cerises). Je n'aime guère, p. 86, 13 : « les prêtres numismates » (*nummarios*) ; p. 119, n. 2 : « infondé ». Les notes sont parfois peu sûres : p. 37, n. 3, les banquets sur la *memoria* de saint Pierre, au Vatican, sont, non point hypothétiques, mais nettement attestés (Paulin de Nole, *Epist.* XIII, 11 ; Augustin, *Epist.* XXIX, 10). P. 72 et 80, n. 1, l'auteur suppose un « emploi du diminutif avec une valeur d'augmentatif..., probablement particulier » à saint Jérôme. Mais, si Jérôme appelle *substantiola* les richesses de Paula, *possessiunculae* les immenses domaines de Paulin de Nole, c'est évidemment par une affectation de total mépris à l'égard des biens de fortune. Ailleurs, *corpusculum* pour *corpus* est un fait de langue aussi banal que l'emploi d'*auricula* au sens d'*oreille*. P. 42, n., l'*Entretien d'Origène avec Héraclide* a été découvert non en 1914, mais en 1941. On notera, pour finir, l'intéressante petite dissertation, p. 206-208, sur l'*hospitiolum* où Jérôme résida à Rome en 382.

Pierre COURCELLE.

Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Grenoble :

— T. IV : *Pétrone, Le festin de Trimalcion*, commentaire exégétique et critique par P. PERROCHAT, 2e éd. : Paris, Presses universitaires, XXII & 147 pages. — Liste d'errata jointe.

Le succès de la première édition de ce Commentaire, parue dans notre Collection d'études latines (compte-rendu par M. J. Bayet dans cette *Revue*, t. XVIII, p. 208), a été tel que l'ouvrage est depuis longtemps épuisé et que M. Perrochat a dû entreprendre une remise à jour.

Cette nouvelle édition profite des deux commentaires italiens, récemment parus, de MM. A. Maiuri (surtout archéologique) et V. Marmorale, sans préjudice de diverses études particulières : l'interprétation de *linguosus* (43, 2) est éclairée par le renvoi à A. Ernout (*Les adjectifs latins en* -ōsus) ; celle de *aper pilleatus* (40, 3) gagne peut-être moins à l'apport de L. Pepe (= *porcus Troianus*) et de J. Hubaux (sanglier, symbole du phénix?).

L'occasion eût été bonne, en sens inverse, de faire disparaître quelques références, comme celle (49, 9) à l'étymologie proposée par Sedgwick pour *filix* (de *filia* !), ou celle (57, 8) à Leumann pour la forme « sans anaptyxe » *ridiclei* (n'est-ce pas plutôt une forme *ridiculei* qui serait sans syncope?).

M. Perrochat s'est ingénié (et c'était difficile pour un commentaire attaché au texte) à grouper par recours à des renvois les faits qui présentent un intérêt général : emploi des mots composés, de l'ellipse, de la brièveté, des formes vulgaires... ; on ne s'étonnera pas que parfois les renvois soient insuffisants ; ainsi pour « composés » (45, 5, où peu sont cités).

L'index vient à notre secours, mais lui aussi est nécessairement incomplet ; ainsi pour « (jargon) gréco-latin » (renvoi à 37, 4, où il y a peu de chose).

Autre recours : l'Introduction range, de façon très heureuse, sous la rubrique « Langue vulgaire » (p. XVI) les faits les plus typiques, mais ici encore avec trop de parcimonie : sous « procédés d'expression populaire », trois lignes ! Au reste, sur ce point, je ne sais si je ne serais pas de l'avis de W. Süss (cf. p. XV), qui prétend que Pétrone va jusqu'à caractériser chacun de ses personnages par des vulgarismes qui lui sont propres (cf. ce qui est dit à 37, 2-5 des tics de Herméros : hellénismes, emploi de *ad summam*, etc... ; cf. aussi, du même personnage, les *uides*, *curabo*, *mehercules*, les *quid si non* de Séleucus, les *itaque* de Ganymède, les *et* et *quod si* d'Echion...).

Enfin, pour parer aux insuffisances que comporte tout commentaire, M. Perrochat donne à chaque instant la référence aux études particulières ou à des chapitres d'ouvrages généraux ; mais, hélas, on sait bien que beaucoup seront inaccessibles au consultant.

Ces difficultés, inhérentes à tout ouvrage de ce genre, n'ont pas échappé à M. Perrochat, lequel, en présentant le tableau de son Introduction, prévient son lecteur : « Ce tableau est à compléter à l'aide de l'index et des notes du commentaire. » Que faire? Je le demande à M. Perrochat : ne serait-il pas possible de concevoir un commentaire par rubriques, dont chacune serait pourvue de toutes les références? Mais je ne me dissimule pas que ce serait là proprement un instrument

de recherche, et ce n'est pas ce que M. Perrochat a voulu faire : il n'a prétendu qu'offrir aux lecteurs de Pétrone un guide pratique, à suivre de page en page ou à consulter sur tel point précis : à cette tâche il a fait honneur.

J. Marouzeau.

Bibliotheca Teubneriana :

— N° 1121 : *Caesar*, I : *Bellum Gallicum*, éd. A. Klotz, 1952, XLVII & 260 pages, 8,50 Mk.

Ceci est la quatrième édition de l'ouvrage de César dans la Collection Teubner. C'est dire que, malgré la conscience et la compétence de ce vétéran césarien qu'est A. Klotz, nous ne pouvons nous attendre à des innovations importantes dans la présentation du texte. Quant à la Préface, qui est abondante, elle est constituée essentiellement par des extraits des trois préfaces précédentes : 1921, 1927, 1938 ; une dizaine de pages datées de 1948 y sont ajoutées.

On s'étonnera peut-être que ces dix pages soient presque entièrement consacrées à la question des interpolations. Comme on le sait, c'est une question qui a déjà été abondamment traitée par M. Klotz lui-même il y a plus de quarante ans (*Cäsarstudien*, 1910, p. 26-56), et qui a été ressassée depuis sans grand bénéfice par de nombreux philologues : Meusel dans son édition de 1913-1920, Norden, Jachmann, Barwick, Knoke, Beckmann, Fuchs, en dernier lieu Hagendahl, et à différentes reprises par M. Klotz lui-même.

La question se présente sous deux aspects : interpolations géographiques, trahies par des inexactitudes, contradictions, répétitions, obscurités, et enfin interpolations verbales, dont traite particulièrement l'éditeur dans sa Préface. Sur ce dernier point, M. Klotz prend nettement parti : comprendre, déclare-t-il, plutôt que supprimer, et il justifie cette attitude par plusieurs exemples probants. Seulement, il va plus loin, et, quand le texte est inintelligible, il n'hésite pas à l'amender par des additions, ce qui est un remède non moins brutal que le précédent. En tout cas, aucune addition ne doit être gratuite, c'est-à-dire justifiée par les seuls besoins apparents du sens ; il y faut une vraisemblance paléographique ; on voudrait que M. Klotz ne néglige pas ce critère essentiel : ainsi p. XLIII.

Puisque M. Klotz réimprime ses Préfaces antérieures, c'est qu'il en estime valable, sans corrections, tout le contenu. Or, je ferais les plus expresses réserves sur la façon dont il invoque l'ordre des mots comme critère textuel (p. XVI et suiv.). Là sont énoncés des principes contre lesquels il faut, à mon avis, nettement prendre position : 1) que le mot important est celui qui est énoncé le premier ; 2) qu'un mot final de

membre ou de phrase a de ce fait une valeur exceptionnelle ; et qu'en conséquence il faut préférer les variantes qui s'accordent avec l'observation de ces principes ; par exemple, admettre *ne primum quidem impetum suum posse sustineri* plutôt que *ne pr. q. posse impetum s. s.*, ou *habuit Caesar Galliam quietiorem* plutôt que *h. C. quietiorem Galliam*. Je ne m'attarderai pas à réfuter ces principes ; je voudrais seulement savoir comment M. Klotz les invoquera pour expliquer, par exemple, le *Sabim flumen* de II, 16, 1 à côté du *flumen Sabim* de II, 18, 1? le *Garumna flumen* de I, 1, 5 à côté de *flumine Rhodano*...

Je ne serais pas sans inquiétude non plus relativement à un autre principe de critique, énoncé p. XVII sous cette forme : « ego semper curaui sedulo ut non auctoritatem librorum (entendez : des manuscrits), sed rationem sequerer ». Voilà qui pourrait nous mener loin, si nous ne savions que la « ratio », quand il s'agit d'un savant comme M. Klotz, est un guide auquel on peut se fier. L'excellence du texte établi par lui dans ces quatre éditions successives en est la preuve. Mais ce sont là des règles qu'il ne faudrait pas inculquer aux jeunes.

J. MAROUZEAU.

Heidelberger Texte : Heidelberg, Kerle.

— Bd. 20 : *Cicero, De legibus*, ed. K. ZIEGLER : 1950, 148 pages, 2,90 Mk.
— Bd. 21 : *Cicero, Orator*, ed. O. SEEL : 1952, 156 pages, 4,20 Mk.
— Bd. 22 : *Terentius, Andria*, ed. A. THIERFELDER : 1951, 121 pages, avec un *Glossaire* de 26 pages, 3,90 Mk.
— Bd. 23 : *Tacitus, Germania*, ed. H. HAAS & K. MEISTER : 1952, 63 pages, 1,80 Mk.

Cette jolie petite Collection, qui comprend déjà plus de vingt volumes (Plaute, César, Cicéron, Salluste, Népos, Tite-Live, Tacite, Horace, Virgile, Ovide), est adaptée aux besoins de l'enseignement, avec une assez grande diversité de conception : certains textes (Horace, Virgile) ne sont représentés que par des extraits ; plusieurs ne comportent pas d'apparat, mais l'établissement du texte est discuté dans un Appendice critique ; en général, ils sont pourvus de bonnes Introductions, avec histoire du texte, bibliographie, exposés de doctrine, études systématiques (ainsi sur la rhétorique à propos de Cicéron, sur la métrique à propos de Térence) ; enfin, la consultation est facilitée par des Index et éventuellement des Glossaires. Dans l'ensemble, excellents instruments de travail, comme on peut s'y attendre de la part des directeurs de la Collection (K. Meister et E. Vierneisel) et des éditeurs qu'ils ont choisis.

Pour l'*Andrienne*, les auteurs, renonçant à tout apparat critique, ont pris comme référence principale le texte — « massgebend », à leur avis — de Lindsay-Kauer (les divergences sont indiquées dans un Exkursus,

p. 118 ss.), dont ils reproduisent jusqu'à l'orthographe, ce qui, vu le système de restitutions pratiqué par Lindsay, ne va pas sans inconvénients, et conduit par exemple à dissimuler des problèmes qui pourtant se posent, comme celui de l'alternance *uo-/ue* ou celui de l'assimilation *inm-/imm-*.

La longue Introduction (70 pages), malheureusement compacte et mal aérée, ce qui rend la consultation difficile (défaut grave pour une édition scolaire), embrasse tous les aspects de l'étude térentienne : vie, œuvres, modèles grecs, langue, style, prosodie et métrique.

En ce qui concerne ce dernier point, on ne s'étonnera pas de voir les auteurs se référer à la pratique allemande qui traite l'ictus métrique comme un ictus vocal (p. 51) ; mais on se demande comment se tirera d'affaire l'élève qui doit, par exemple, sur un mot comme *persolui* (v. 39) marquer trois (!) accents vocaux : l'un, de structure, sur *-sol-*, les deux autres, métriques, sur *per-* et sur *-ui*. — Je ne trouve pas trace, dans cet excursus métrique, pourtant abondant, de la possibilité d'isoler (métriquement) les composants dans certains mots du type *ne-scio, hoc-ci-ne*, possibilité faute de laquelle me paraissent difficiles à scander des vers tels que 734 (cf. une explication obscure p. 55), 186, 236, 478, 625. — Rien non plus, semble-t-il, de la question difficile des couples de brèves à cheval sur deux mots (loi de Havet), que posent par exemple les vers 23, 155, 186, etc. — Rien, enfin, sur la prosodie des noms grecs ; or, la scansion de *Sĭmo* (v. 41) est discutable ; de même celle de *Phănias*, non mentionné à l'Index, p. 117 ; de même celle de *Nicĕratus*, qui n'entre dans le vers (87) avec l'*e* long du grec qu'au prix d'une double correction.

Je demande à l'auteur-éditeur pardon de ces vétilles ; mais, puisqu'il a, fort louablement, donné à cette édition scolaire un aspect scientifique, n'est-ce pas rendre hommage à son œuvre que de lui soumettre les scrupules qu'elle peut susciter?

J. Marouzeau.

Collection Latomus : Bruxelles.

— X : *Virgile, Bucoliques*, éd. et trad. de L. Herrmann : 1952, 68 pages.

Je n'aurai pas vis-à-vis de M. Herrmann le geste inamical de m'en prendre à sa théorie de la composition chiffrée, qui le conduit jusqu'à cet excès étrange de disposer son édition sur 46 pages de 18 vers, pour reproduire la prétendue disposition de l'édition originale, quitte à donner quelques coups de pouce pour porter à 828 le chiffre primitif des vers du recueil. J'aurais trop à dire — et j'ai assez dit du reste — sur les différents aspects, mystiques et mécaniques, de cette numération à tout prix.

M'attacherai-je à l'aspect critique de cette édition? Je n'en ai pas davantage l'envie. Car qui ouvrira le livre aux pages 64-66 trouvera deux pages de notes qui, pour ne pas dire plus, représentent la négation de tout ce qui a été fait de plus sûr jusqu'ici en fait de critique des textes.

I, 34 : le simple et évident *ingratae* est remplacé par *in crate* « parce que le fromage frais doit être égoutté sur des clayonnages ».

I, 53 et 56 : *hinc* est changé en *hic* parce qu'il y a *hic* au vers 51 (et non 5, comme il est dit par faute d'impression).

I, 60 : *nudos*, qui convient si simplement aux poissons abandonnés sur le rivage, est remplacé par *udos*, qui les qualifie d'humides (!).

I, 65 : *Oaxen* devient *Araxen*, parce qu' « aucun fleuve *Oaxes* n'est connu ».

II, 15 : le génitif *Menalcae* est introduit parce qu'il a « l'avantage de supprimer toute ponctuation après *fastidia* ».

II, 41 : *aluo* est substitué à *albo* parce qu' « il semble appuyé par *etiam tunc* », ce qui nous donne la traduction : « ils (les chevreaux) ont encore le ventre moucheté de peaux » (?).

II, 53 : « Ce vers à hiatus me semble interpolé par un amateur de prunes » (!).

Prouesses, on le voit, de la critique subjective la moins défendable.

Sans aller plus loin dans le relevé des corrections proposées, je dois signaler, en tout cas, l'usage qui est fait de l'interversion. Les vers sont déplacés sans souci de justification et sans mesure. Voici ce que devient, à II, 26, l'ordre des vers : 26, 27, 60, 61, 62, 28 ; à IV, 86 : 87, 53, 54, 55, 88, 89, 90, 56 ; à VIII, 1 : 2, 88, 3, 4, 5, 14, 16... Et ainsi de suite jusqu'au bout. L'apparat critique est semé de « transtuli », sans considération de distance ; on lit, p. 50 : « 88 inter 2 et 3 transtuli » (donc à 86 vers d'intervalle) ; puis « VIII, 6-13 in IV transtuli » (donc à 4 Bucoliques de distance !). Je ne parle pas des « deleui », qui sont très propres à établir des totaux conformes à la critique arithmétique, ni des « conieci »... Mais quelle étrange conception de l'établissement d'un texte ! Quelle négation des principes les plus solides établis par une science séculaire ! Que pense donc M. Herrmann de l'observation de Louis Havet, qu'une faute par interversion est aussi — et souvent même plus — difficile à supposer qu'une faute par altération, addition ou omission, qu'en tout cas toute interversion demande à être expliquée comme faute indirecte? Quelle est donc la méthode de M. Herrmann? Et, s'il en a une, comment ne se donne-t-il pas la peine, pour l'établir, de réfuter préalablement les méthodes laborieusement établies par ses devanciers?

Je ne fais que poser des questions ; mais l'autorité de M. Herrmann, l'abondance habituelle de sa documentation, l'universalité de son érudition, et pour tout dire la place qu'il occupe dans le cadre de notre science occidentale, pourrait induire à penser que pareille présentation

de texte a notre assentiment. L'amitié que je porte à M. Herrmann me fait un devoir de dire qu'il n'en est rien.

J. Marouzeau.

Corpus Paravianum : Torino, Paravia.

— *M. Valeri Martialis [Liber de spectaculis] Epigrammaton libri XIV*, iterum recensuit Caesar Giarratano : 1951, xxxvi-568 pages, 2.380 lires.

Il s'agit là d'une troisième édition d'un livre qui a été justement apprécié lorsqu'il parut, en 1919. M. Giarratano s'est tenu au courant des travaux qui, depuis, se sont accumulés sur Martial, et sa bibliographie (p. xxxiii et suiv.) est à jour. Le texte est, essentiellement, basé sur α (*H*, *T*, *R*), β (*L*, *P*, *Q*, *f*) et γ (*E*, *A*, *V*, *F*), dont la préface analyse le comportement avec une lumineuse netteté. La méthode critique de M. Giarratano s'appuie sur une connaissance approfondie de la tradition ; à ces manuscrits fondamentaux, il adjoint, à l'occasion, les leçons de *B*, *C*, *G*, *Fris.*, *N*, *D* et même *W*, sans compter celles de quelques manuscrits tardifs de la Laurentienne (*C* 62, *B* 13, *L* 50, *C* 67, *H* 39) ; il lui arrive aussi de recourir aux éditions des humanistes (cf. 3, 32, 1). Il procède toujours avec clarté et prudence, ne se risque pas aux conjectures personnelles (peut-être, ici, montre-t-il trop de timidité) et revient, le plus possible, aux leçons des manuscrits : cf. *Spect.* 19, 3 ; 2, 73 ; etc. Il présente aussi dans l'apparat les meilleures corrections des éditeurs modernes — ceci, à l'occasion, non sans humour : cf. 6, 82, 6 — et il renvoie systématiquement aux articles de Revues les plus importants : cf. 3, 20 ; 3, 93, 20 ; 4, 23 ; 4, 64, 16, etc. L'ouvrage se termine par un *index epigrammaton* et un *index nominum*, indispensables et bien faits.

H. Bardon.

Classici romani e greci : Milano-Messina, Principato.

— *C. Valerius Catullus, Carmina selecta*, con introduzione e note di Fr. Arnaldi : 2e éd., 1951, xvi-188 pages, 450 lires.

M. Arnaldi publie la seconde édition de ses extraits commentés de Catulle. Elle est précédée d'une trop brève préface, exquise de ton, et d'une rare acuité : M. Arnaldi y détermine la position de Catulle en face de l'alexandrinisme, et montre que Catulle a su recréer et approfondir, dans le sens de sa personnalité. Les extraits sont commentés avec abondance et précision : rien de scolaire, mais un heureux équilibre de la science la plus sûre et du goût le plus fin, le plus personnel. L'édition que R. Pfeiffer a donnée en 1949 des fragments de Callimaque a permis à M. Arnaldi d'établir, à propos des vers si difficiles 54 et 77-78 de la Chevelure, des notes qui me paraissent emporter la conviction. Je

signale, entre autres, les commentaires des pièces 14, 42, 45, 64 (cf. les notes des vers 43-49, 103-111, 285-291), 68 (ramené à l'unité), etc. Parfois, l'on aimerait plus de détails à l'occasion des noms propres : j'ai regretté que le problème de la personnalité de Furius, en c. 26, ne fût pas posé. Telle quelle, c'est là une édition d'un haut intérêt, digne des beaux travaux que nous a donnés, et nous donnera, M. Fr. Arnaldi.

H. Bardon.

— *Cornelii Taciti De Vita Iulii Agricolae*, introduzione e commento di Domenico Bo : 1951, 126 pages, 350 lires.

L'annotation que M. D. Bo a rédigée pour l'*Agricola* est, en général, de caractère scolaire, et souvent sommaire. Elle a le mérite d'une précision relative et rendra de réels services aux élèves et aux étudiants. Mais l'on souhaiterait souvent un commentaire plus approfondi. L'abstention, assurément volontaire, de M. Bo est d'autant plus à regretter que les quelques pages de son introduction sont pénétrantes : il y distingue bien les préoccupations de Tacite, et il rattache l'ouvrage, avec réserves nécessaires au genre biographique.

H. Bardon.

Convivium : Roma, Gismondi.

— XIII : *Livio, Le storie, libro XXI*, a cura di Bruno Franchi : 2e éd., 1950, xiv-194 pages, 530 lires.

M. B. Franchi nous présente la seconde édition d'un commentaire sérieux du livre XXI de Tite-Live. L'édition s'ouvre par quelques pages sur les sources de l'historien, pages sans grande originalité, mais d'une excellente présentation. Le commentaire même est abondant et sûr ; les références à Polybe sont nombreuses, explicites. Nous avons là un bon instrument de travail. Les élèves et surtout les étudiants y trouveront leur profit ; les spécialistes seront-ils toujours satisfaits?

Je souhaite que M. Franchi n'arrête pas son travail de commentateur avec le livre XXI ; mais, pour l'annotation des autres livres, il sera bon, sans doute, qu'il fasse la part plus belle aux remarques grammaticales et stylistiques. Ainsi, dans le livre XXI, aucune note, au chapitre xvi, sur le procédé du parallélisme, dont l'emploi y est constant ; en 9, 3 : rien sur *ab Roma*, sinon que le tour reflète le langage populaire, ce qui n'est point prouvé ; en 16, 1 : rien sur la valeur temporelle de *sub* ; en 46, 2 : rien sur *uixdum* avec un participe, ni sur le tour *uictoria de* (§ 8). Pour le vocabulaire : aucune remarque à propos d'*intercursu* (46, 7) ni de *Iuuentas* (62, 5). De plus, n'y aurait-il pas moyen d'être plus explicite en ce qui concerne les intentions de Tite-Live? Le § 10 du chapitre 46 nous ouvre un curieux aperçu sur une psychologie d'his-

torien... Et, en 62, 5, ne convenait-il pas de signaler l'importance de *Caere* pour la diffusion du rituel étrusque à Rome et d'évoquer l'ampleur de la nécropole qui y fut découverte?

Le texte de Tite-Live est si riche que le commentaire peut être très abondant sans devenir diffus. Assurément, il faut choisir : je voudrais que, à l'avenir, le choix de M. B. Franchi fût plus conforme aux exigences du texte. Mais je reconnais le grand mérite de son édition, dont je voudrais que nous eussions en France l'équivalent (je regrette, pour finir, que la collection *Convivium* ne comporte pas d'apparat critique ; le texte qui est adopté ici est celui de l'édition C. F. Walters-R. S. Conway, Oxford, 1928 ; d'ailleurs, M. Franchi ne s'y conforme pas aveuglément, et il faut l'en louer).

H. Bardon.

— VIII : *Tacito, Annali, libro XVI*, a cura di Bruno Franchi : 2e éd., 1951, xxx-102 pages, 450 lires.

M. B. Franchi encore a annoté, suivant des principes analogues, le livre XVI des *Annales*, qui paraît en seconde édition (1re éd., 1948). Le texte est celui de Köstermann, sauf en trois passages.

Le commentaire me semble plus approfondi que celui du livre XXI de Tite-Live. Non seulement les difficultés historiques sont analysées avec abondance, mais les remarques de langue sont nombreuses. A coup sûr, il serait aisé de signaler des lacunes : toute édition commentée court ce risque. Je crois pourtant qu'au chapitre IV, à propos de *facundiae*, un rappel de la culture oratoire donnée par Sénèque à Néron s'imposait ; pourquoi ne pas évoquer aussi les discours de Néron en faveur des Troyens ou des Rhodiens et le morceau d'apparat lu aux *Neronia* de 60? Dans le même chapitre, au § 2, les réactions du peuple en face de Néron chanteur méritaient d'être exposées. Au chapitre V, § 5, le vague de *maiore fato* — ce mystère de la destinée, qui clôt le développement lorsque se lève l'aurore de la monarchie flavienne — ne demandait-il pas quelques explications?

En réalité, ce qui intéresse surtout M. Franchi chez un historien, c'est l'histoire. Témoin, sa préface : il y étudie les sources du livre XVI, puis, de façon assez inattendue, il esquisse un portrait « exact » de Néron ; mais il ne dit rien de l'art de Tacite, ni de ses sentiments. Or, E. Löfstedt a posé, sans doute avec quelque excessive acuité, le problème du retour de Tacite, à la fin des *Annales*, vers un classicisme relatif : il y avait, de ce point de vue, possibilité d'annotations nombreuses, dont je n'ai point trouvé trace. D'autre part, l'art de Tacite, ce que l'on a appelé « procédé » et qui est, tout autant, expression de l'âme, ce rythme de la phrase qui bat au rythme intérieur, tout cela devait être décelé.

Ce qui me paraît faire le prix de l'admirable commentaire que M. Paratore a donné du chant IV de l'*Énéide* dans la même collection, c'est cette primauté accordée au créateur, en l'occurrence au fait poétique. L'extraordinaire pénétration de M. Paratore n'est point le lot de tout le monde. Mais la richesse de Tacite ne le cède point à celle de Virgile. M. B. Franchi aurait pu, sans grande peine, approfondir davantage, en allant davantage à l'homme.

Je tiens pourtant à le répéter : l'édition de M. Franchi, bien que son orientation générale ne me convienne guère, est un très bon travail, nullement scolaire : il faudra y recourir pour toute étude détaillée de ce texte difficile, parfois énigmatique.

H. Bardon.

Biblioteca di studi superiori : Firenze, La nuova Italia.

— XIII : *C. Suetoni Tranquilli Divus Augustus*, a cura di Mario Attilio Levi : 1951, LXIV-198 pages, 1.600 lires.

Cet ouvrage paraît en même temps que le livre du même auteur intitulé *Il tempo di Augusto* ; contenant aussi les *Res Gestae*, il présente donc les deux documents essentiels que la latinité nous a laissés sur l'histoire d'Auguste. Il ne faut pas chercher, dans cette édition, des notes de caractère grammatical ou stylistique ; rien, non plus, qui concerne l'établissement du texte. En revanche, le commentaire historique est minutieux, pénétrant ; de nombreuses références aux historiens tant anciens que modernes en font un excellent instrument de travail. La préface, qui reprend un article publié en 1937 dans la *Rivista di filologia*, mérite de retenir l'attention. M. Levi y analyse d'abord la personnalité d'Octavien, telle qu'elle ressort du récit de Suétone ; je crois exacte cette étude, mais M. Levi n'insiste pas suffisamment sur la formation stoïcienne d'Auguste et sur le rôle qu'a joué César dans l'éducation de son neveu. L'essentiel de la préface porte sur la valeur historique de la *Vita* (p. XV-LXIV). M. Levi dégage bien les deux traditions qui s'amalgament tant bien que mal chez Suétone : l'une hostile à Auguste, l'autre plutôt favorable (au besoin, il oppose l'information de Suétone à celle de Dion, souvent mieux renseigné : p. XXVI et suiv.). Mais il commence par une analyse successive des chapitres, qui diminue la vigueur de sa démonstration. La suite est mieux organisée, et le raisonnement retrouve force et clarté. M. Levi se demande si les lettres d'Auguste citées par le biographe impliquent que celui-ci ait consulté les archives impériales (p. XLVIII et suiv.) : il ne le croit pas ; cependant, les formules *autographa quadam epistula* (*Aug.*, 71), *notaui et in chirographo* (*Ibid.*, 81) me paraissent indiquer que Suétone a vu les manuscrits mêmes. Contrairement à ce que pense M. Levi, la documentation de Suétone ne pro-

vient pas seulement des deux sources fondamentales : il y a adjoint, pour le moins, des documents d'archives. M. Levi nous convainc davantage lorsqu'il note (p. LIX et suiv.) le caractère antiaugustéen d'une des deux sources principales : celle qu'il assimile à l'œuvre de Crémutius Cordus. L'autre dériverait d'Aufidius Bassus ou de Servilius Nonianus : ici, M. Levi reste d'une prudence méritoire.

Un abondant appendice termine l'édition. Il comprend le texte des *Res gestae*, précédé d'une étude et suivi de trois tableaux généalogiques, de deux cartes, d'une chronologie augustéenne et d'un index. Dans l'analyse qui précède l'édition des *Res gestae*, M. Levi insiste sur l'anomalie que présente l'ouvrage dans l'épigraphie latine ; à juste titre, il en relève le caractère oriental (p. 126) : mais il ne faut pas oublier que les proconsuls avaient l'habitude de faire leur propre apologie dans des lettres adressées à leurs amis ou dans les rapports envoyés au Sénat. M. Levi critique aussi l'ordre que l'on discerne d'ordinaire dans l'énoncé de l'inscription : *honores* (1-14), *impensae* (15-24), *res gestae* (25-33) ; il montre que la complexité ne se résout pas en ce schéma simpliste : un rythme plus intérieur préside à l'ensemble, qui vise à mettre en lumière la personnalité exceptionnelle d'Auguste (l'analyse des chapitres 25-32 est particulièrement suggestive à cet égard) : aux termes et aux concepts juridiques et religieux des Romains se joignent les thèmes hellénistiques et orientaux de l'exaltation du chef de l'État. L'on donnera sans doute raison à M. Levi — avec cette restriction que, pour l'ensemble, l'inscription a une résonance fortement latine. L'étude du style aurait montré à M. Levi que, sur ce point, les innovations sont timides. Si « orientale » que soit la pensée qui préside aux *Res gestae*, la revendication, même hypocrite, de fidélité au passé romain est constante : le style, dans le détail comme pour l'ensemble, se conforme lui aussi à une tradition latine ; il évoque les *elogia* de Duilius, de Popilius, et les *tituli* de héros plus obscurs.

Le travail, si méritoire, de M. Levi, qui paraît peu après l'étude de Steidle sur *Sueton und die antike Biographie* (München, 1951), annonce-t-il un renouveau des études suétoniennes?

H. BARDON.

Collection « Prosatori di Roma » : Bologna, Zanichelli.

— *Tito Livio, Storia di Roma*, I-III, testo e versione di G. VITALI : 1952, 553 pages.

Je ne signale cette édition que par acquit de conscience, et pour marquer l'avancement de la Collection où elle figure. Mais elle ne prétend à aucun caractère scientifique : les huit pages d'Introduction ne contiennent que les quelques idées générales nécessaires à la présentation

de l'œuvre (non du texte), et les dix pages de Notes sont pour une part du type : Cap. XXX : vedi cap. XXIV ; Cap. XXXII : vedi libro I, cap. LV ; Cap. LXIII : vedi cap. LIV. Pour le reste, les notes se bornent à nous fournir quelques localisations, quelques mentions de magistratures, et, bien rarement, des explications de mots, dont plusieurs, du reste, sont assez vaines, comme *Laurens ager*, de *Laurentum* ; *Scaeuola*, de *scaeua* ; ou incertaines, pour ne pas dire plus, comme *Murtia*, de *myrtea*, ou *Gradiuus* (*a* long) de *gradior* (*a* bref), ou même *pomoerium*, de *post* et *moerus*, en dépit de la graphie autorisée *pomerium* et de l'*o* bref...

Je sais bien qu'il s'agit surtout de mettre entre les mains des élèves un texte lisible ; mais est-ce une raison pour leur refuser l'accès à la langue et aux *realia* dont ils ont besoin? C'est là le problème posé pour chacune des innombrables Collections qui nous envahissent.

J. MAROUZEAU.

Testi antichi e medievali per esercitazioni universitarie : Palermo, Palumbo.

— VI : *Peruigilium Veneris*, ed. D. ROMANO : 1952, 83 pages.

La question du *Peruigilium Veneris* est une sorte de toile de Pénélope tissée par des mains ingénieuses, bientôt après défaite par des mains aussi expertes. Parmi les problèmes que pose l'histoire littéraire, il est de ceux qui ont depuis deux siècles le plus alimenté la controverse, sans que la certitude soit atteinte. C'est le sort des œuvres charmantes que la tradition nous a transmises anonymes.

Le petit livre de M. Romano n'a pas la prétention d'apporter une hypothèse nouvelle, mais de montrer la vanité de toutes celles qui ont été présentées jusqu'ici et d'adopter quelques conclusions de prudence et de bon sens.

La question de l'auteur est celle qui se présente la première à son esprit, et rien n'est plus édifiant que la série des attributions qui se sont succédé depuis que le doute s'est emparé des philologues. Depuis la révélation de ce poème au début du XVI^e^ siècle jusqu'aux observations du président J. Bouhier en 1737, l'accord est à peu près unanime pour faire de ces quatre-vingt-treize septénaires trochaïques l'œuvre de Catulle. Mais après cette date on songe à Florus, à Apulée, à Tiberianus, à Némésien, à Sidoine Apollinaire. L'attribution à Florus semble cependant réunir le plus de voix, et c'est elle qu'après Wernsdorf, Ot. Müller, Laurenti, Latkóczy, K. Rand, adopte le dernier éditeur français, M. Schilling (1943). M. Romano n'a pas de peine à montrer que les quelques fragments authentiques de Florus n'ont pas grand rapport avec la poésie aimable du *Peruigilium* et qu'il ne suffit pas que Florus ait écrit lui aussi en septénaires trochaïques pour qu'on ajoute notre

poème à ses vers médiocres et froids. Devant l'insuffisance des arguments invoqués en faveur de tel ou tel nom, M. Romano garde une attitude « agnostique », et nous ne saurions l'en blâmer.

A défaut de l'auteur, est-il possible du moins de déterminer le temps qui a vu naître ce petit poème? Y a-t-il une allusion historique qui permette de le dater avec quelque certitude ou quelque vraisemblance? Il y a bien les vers 73-74 :

. . . . . *proque prole posterum*
Romuli matrem crearet et nepotem Caesarem

qui, à la fin d'une tirade historique, se présentent ainsi dans les manuscrits, où la question est de savoir s'il faut faire porter *Romuli* sur *posterum* ou sur *matrem* et s'il convient de corriger ce dernier mot en *patrem*. Ceux qui gardent le texte *Romuli matrem* trouvent là une allusion à Julia, sœur de César, aïeule d'Auguste (Chr. Crusius, 1753) ou à la mère de Romulus Augustule (G. F., 1872), ou à la mère de Galère qui poussa son fils à appeler à l'empire son neveu Maximien Daia (thèse de M. Heurgon), hypothèses qui nous donnent le choix entre l'époque de César, l'écroulement de l'empire d'Occident et les temps qui suivent immédiatement l'abdication de Dioclétien. Ceux qui rattachent au v. 73 le mot *Romuli* et le font suivre d'une virgule adoptent généralement la correction de J. Lipse (1580) *patrem* et entendent sous ce nom César, comme sous celui de *nepotem* Auguste. M. Romano a, je crois, raison de voir dans ce qu'il appelle la strophe historique du poème (69-74) un bref résumé de l'influence bienfaisante de Vénus sur l'histoire de Rome, où sont évoqués les temps fabuleux, la venue d'Énée, l'aventure de Rhea Silvia, Romulus, et où figurent, comme des personnages mythiques eux aussi, les fondateurs de l'Empire, César et Auguste. Dans cette fresque d'histoire, il n'y a pas place pour une allusion à un empereur contemporain du poète.

Mais, si ce moyen de dater l'œuvre nous fait défaut à son tour, peut-on se tourner vers l'examen de la langue? Il ne permet pas de donner une certitude, mais il semble qu'un certain nombre de mots sont notoirement employés au IV^e^ ou V^e^ siècle, tels *purpurans*, *florulentus*, *congrex* ; cf. l'usage de *totus* pour *omnis*, de *uel* pour *et*, surtout l'abus de la préposition *de* pour introduire l'ablatif de cause. Il y a là des indices qui permettent de rapprocher le *Peruigilium* des temps de Symmaque et de Prudence.

L'auteur se pose une dernière question, celle de l'interprétation du poème. Est-ce un chant choral, comme on l'a dit quelquefois et comme le défendent encore M. Ussani et M. Boyancé? Il serait singulier qu'il y manquât l'essentiel, une invocation à la déesse, et les confidences de la dernière strophe y seraient pour le moins déplacées. M. Romano conclut

que nous avons affaire à une fantaisie poétique dans le cadre de l'Hybla célèbre par ses fêtes de Vénus, et non point à un poème d'inspiration religieuse, et il analyse délicatement le charme de cet hymne au printemps nouveau et la mélancolie du poète qui se sent vieillir.

Suivent une brève histoire du texte, quelques notes critiques ; une édition du texte avec apparat et traduction, enfin un certain nombre de notes explicatives offrent un bref commentaire.

Tel se présente le livre de M. Romano, fondé sur une étude patiente des thèses qui se sont affrontées à propos de ce petit poème, raisonnable dans ses conclusions, animé d'un sens très vif de la valeur poétique de vers qui n'ont pas encore pour nous dépouillé tout mystère.

Édouard GALLETIER.

Clásicos Emerita : Madrid, Instituto A. de Nebrija.

— *Virgilio, Eglogas*, introducion, texto y notas de Antonio TOVAR : 2e éd., 1951, 138 pages.

Cette seconde édition n'apporte que de menues modifications à la précédente, dont M. Zeppa de Nolva et M. Herescu ont rendu compte dans des volumes antérieurs de la *Revue* (1935, p. 433 ; 1945, p. 258). Mais il convient de redire le plaisir tout matériel que l'on éprouve à feuilleter cette collection *Emerita*, si bien présentée, si claire, si avenante. Le plaisir redouble, lorsque l'édition a les mérites qui distinguent celle de M. Tovar : introduction très succincte, mais très ferme, notes denses et qui renvoient à des articles récents. L'absence d'apparat critique est pourtant regrettable. Et, de-ci de-là, quelques notes s'imposeraient, que l'on cherche en vain : par exemple, en 6, 43-44, l'on voudrait un renvoi à Properce, 1, 20 ; en 10, 46, à Ovide, *Am.*, 2, 11, etc... En 6, 72, le commentaire de Luis Vives, que cite M. Tovar, me semble forcer et fausser le texte de Servius qui l'inspire : *ad Ecl.* 6, 72 : *Euphorionis... carmina quae Gallus transtulit in sermonem latinum* ; le mot *transtulit* demande une explication et suscite la controverse. Mais ces rares lacunes ou incertitudes n'empêchent pas l'édition de M. Tovar d'être solide et fort intéressante : c'est une de ces éditions où l'on relit volontiers les auteurs qu'on aime.

H. BARDON.

Collection de l'Instituto de filología clásica de l'Université de Buenos Aires :

— *Ciceronis Cato Maior de Senectute liber*, cur. H. FRANCOIS : 1951, x & 215 pages.

Ce n'est pas la première fois que j'ai à signaler l'activité de l'école classique de Buenos Aires ; la Collection dont fait partie ce petit vo-

lume, inaugurée par M. François lui-même avec son *Miles Gloriosus*, a été annoncée dans cette *Revue*, t. XIII, p. 254.

Il s'agit d'un commentaire d'usage scolaire, comme ceux que le besoin fait éclore dans les pays éloignés des grands circuits. Le risque pour ces éditions est qu'on prenne de façon trop utilitaire le point de vue de l'élève, aux dépens de ce que doit exiger le maître. Toute garantie nous est donnée à cet égard par M. François, qui, très au courant de toute la production scientifique mondiale, est sans cesse soucieux d'en faire bénéficier son lointain secteur. Grâces lui soient rendues de faire pour l'Argentine ce que M. E. Faria réalise si efficacement pour le Brésil !

M. François ne craint pas de consacrer à l'ouvrage cent pages d'Introduction, nécessaire préparation pour le public auquel il est destiné, mais si abondamment pourvue de notes, de citations d'auteurs anciens, de références aux modernes qu'elle constitue réellement une œuvre personnelle et souvent originale.

Le texte est celui de K. Simbeck dans la Teubneriana de 1932, confronté avec celui de P. Wuilleumier dans la Collection Budé.

Conformément à un plan préconçu, les Notes sont uniquement destinées à fournir les renseignements utiles sur les personnages nommés dans le texte. Le commentaire philologique est laissé à la discrétion du maître qui utilisera ce texte pour son enseignement.

J. Marouzeau.

Divers :

— *Ciceronis Pro Caelio oratio*, ed. by R. G. Austin, 2e éd. : Oxford, Clarendon Press, 1952, 10 sh. 6 d.

L'utilité de cette jolie édition d'un charmant discours était telle que trois tirages (1933, 1942, 1948) ont été rapidement épuisés ; l'auteur a profité de cette quatrième édition pour remanier entièrement son Commentaire et la partie critique de son Introduction ; en outre, la Bibliographie très insuffisante de la première édition a été heureusement systématisée et mise à jour.

De 80 pages environ, le Commentaire passe à plus de 120 ; outre les additions, j'y relève nombre de corrections qui donnent à cet excellent instrument de travail une valeur nouvelle.

La « Note on the manuscripts » de la première édition devient ici un exposé systématique ; la confrontation si riche d'enseignements avec le papyrus Ox. x. 1251 (p. xxii-xxiii) est plus rigoureusement interprétée.

L'ouvrage se termine par des Index qui aident beaucoup à la consultation ; pourquoi l'auteur a-t-il supprimé son Index de références, qui

occupait trois pages de la première édition et qui, au reste sans explications, procurait l'occasion d'utiles remarques? J'aurais souhaité, au contraire, le voir complété, étendu par exemple aux rapprochements fournis par l'apparat critique et non pas limité aux références du Commentaire ; ainsi n'est-il pas révélateur de certaine façon de travailler des anciens que Quintilien illustre sans cesse son Institution de citations empruntées au *Pro Caelio*? que, par exemple, les chapitres 13 à 16 n'y fournissent pas moins de treize références, comme si Quintilien avait su par cœur cette partie, la plus brillante peut-être, du discours?

J. Marouzeau.

Iulianus Bonazzi, *Propertius resartus, Elegiarum libri a diuturna interpolatione redempti* : Roma, L'Erma, 1951, 1 vol. gr. in-8°, p. xx-370.

Reprenant l'édition de Properce qu'il avait donnée il y a une douzaine d'années, M. Bonazzi, après de nouvelles recherches, nous présente un Properce « raccommodé » (*resartus*). L'établissement du texte de Properce n'est point facile, et l'on ne peut que désirer découvrir quelque jour « le » manuscrit capable de rénover une tradition singulièrement déficiente. Ce manuscrit, M. Bonazzi croit l'avoir trouvé : ce serait le *Palatinus 190* (*R*) de la Vaticane. Il dériverait du même archétype que les autres manuscrits, mais, admise cette origine commune, il représenterait une tradition à part. Le texte de Properce que nous propose M. Bonazzi (en l'accompagnant d'une traduction et de notes succinctes) est basé sur les leçons de *R*.

Analysons les leçons qu'offre *R* dans les deux premières élégies du *Cynthia Monobiblos*. Un certain nombre de variantes sont purement orthographiques : 1, 2, 1 *uitta R* : *uita O* (= *ceteri*) ; *ib.*, 2 *tenuis R* : *tenues O* ; *ib.*, 9 *sumittat R* : *summittat O* ; *ib.*, 26 *caliopea R* : *calliopea O*. — Pour le reste, il arrive que *R* aille de compagnie avec certains représentants de la tradition « officielle » : 1, 1, 35 : *nec RFT* : *neque NV* ; 1, 2, 13 *persuadent RNFT* : *praesudant Bonazzi* (?), *persudent VBD* ; *ib.*, 14 *canunt RNFP* : *canant VTB* ; *ib.*, 17 *ida et RNF* : *Idae et cett.* — Il y a enfin, et surtout, les variantes propres à *R* : 1, 1, 10 *contulit R* : *contudit O* ; *ib.*, 18 *metuit R* : *meminit O* ; *prior R* : *prius O* ; *ib.*, 28 *uolet R* : *uelit O* ; *ib.*, 38 *refert R* : *referet O* ; — 1, 2, 3 *mira R* : *murra O* ; *ib.*, 5 *meato R* : *moechato Bon.*, *mercato O* ; *ib.*, 21 : *genis R* : *gemmis O* ; *ib.*, 23 *mantes R* : *hiantes Bon.*, *amantes O* [*amictes F*] ; *ib.*, 24 *pudicitiae R* : *pudicitia O* ; *ib.*, 25 *non R* : *nunc O*. Quelle est la valeur de ces leçons?

— en 1, 1, 18 *metuit* n'est possible qu'à la condition de le traduire par « ne s'est pas soucié de », et la traduction *innanzi* (pour *prior*) ne rend

pas compte de *ut*, à peu près inintelligible si l'on repousse la leçon *prius*.

— en 1, 1, 28 *uolet* (*R*) est aussi admissible que *uelit* (*O*).

— en 1, 2, 3 *mira* est quasiment absurde.

— en 1, 2, 5 *meato* (*R*) permet à M. Bonazzi de proposer l'intéressante lecture : *moechato* ; mais le *mercato* de *O* autoriserait tout autant cette originale correction.

— en 1, 2, 21, alors qu'il faut, à coup sûr, lire *gemmis* (*O*), *R* présente *genis*. Le mot *facies*, au même vers, explique l'extraordinaire variante *genis* : c'est une correction de demi-instruit.

— en 1, 2, 23 *mantes R* : M. Bonazzi propose *hiantes* ; le *amantes* de *O* vaut mieux.

— en 1, 2, 25 le *non* de *R* s'explique par une faute de lecture (*non ego non (nunc) uereor*) : le premier *non* a amené la substitution de *non* au *nunc* de Properce. Je crois que M. Bonazzi a eu tort d'adopter la leçon *non*.

Le manuscrit *R* ne me paraît pas tenir ce que M. Bonazzi nous promettait. Si l'on se reporte aux passages de Properce qui font le désespoir des éditeurs, *R* n'apporte pas plus que les autres manuscrits la leçon qui convainc : ou bien il est aussi douteux, voire inexact, que le reste de la tradition, ou bien ses variantes n'éclairent rien ; cf. 2, 13, 48 *Sallicus R* : *gallicus O* ; 3, 7, 46 *interea RFP* : *in terra NVT* ; *ubi RNV* : *nisi FPD* ; 4, 1, 31 : *soloni RNV* : *soloces Bonazzi coloni FTB* ; 4, 7, 15 *exciderit R* : *exciderant O, exciderunt It* ; 4, 7, 20 *trepidas RF* : *tepidas cet.* ; 4, 11, 22 *iusta Minoia sella R* : *iustam Minoia sellam Bonazzi, iuxta O minoida sellam It.*

En revanche, en plus d'un endroit, la tradition offre un texte acceptable, alors que le ms *R* apporte des variantes bien suspectes : 1, 13, 27 *subducere R* : *succedere O* ; 1, 15, 4 *furore R* : *timore O* ; 2, 5, 22 *perclusas R* : *perculsas Bonazzi, praeclusas O* ; 2, 6, 5 *noluit R* : *uoluit Bon., potuit O* ; 2, 24, 36 *tria R, Bon.* (? !) : *tua O* ; 3, 3, 8 *formis R* : *paruis O* ; *tenenda R* : *terenda O.*

Je crains donc que le ms *R* ne soit pas encore celui qui renouvellera la tradition de Properce : ses leçons sont les conjectures d'un lettré peu compétent qui, parfois — très rarement — a une idée intéressante, mais dont les leçons ne sauraient être prises pour le texte original de Properce. Cependant, le travail de M. Bonazzi n'aura pas été vain : les leçons qu'il propose, soit de lui-même soit en s'inspirant de *R*, méritent souvent d'être prises en considération, et tout éditeur de Properce se devra d'étudier de près son ouvrage. Tant d'efforts et, peut-être, une heureuse découverte nous vaudront-ils jamais ce Properce « raccommodé » que M. Bonazzi a cru nous offrir? Je le souhaite : car, jusqu'à

maintenant, le pauvre Properce a été assez méchamment « accommodé ».

H. BARDON.

Plinio il Giovane, Il Panegirico di Traiano, commentato da Enrica MALCOVATI : Firenze, Sansoni, 1952, 174 pages, 600 lires.

Plusieurs personnes — mais non M^lle^ Malcovati — ont pensé à m'adresser cette nouvelle édition du *Panégyrique* de Pline, si bien que j'en ai déjà préparé un compte-rendu pour le *Gnomon ;* pour ne pas trop me répéter, je serai ici très bref.

A propos des commentaires se pose, entre autres, la question des doubles emplois. J'ai publié en 1938 une édition commentée du *Panégyrique de Trajan*. Était-il bon d'en publier une autre en 1952? Oui, si elle apportait du nouveau tant au point de vue critique qu'exégétique. Non, si elle n'en faisait rien, comme c'est le cas.

Je dirai sans indulgence pour moi-même que l'édition de 1938 pouvait être améliorée ; je n'ai qu'à penser aux petites critiques que, malgré leur bienveillance, MM. de Labriolle et Marouzeau ont faites lors de la soutenance à la Sorbonne et auxquelles dans mon for intérieur j'ai pu ajouter. Malgré le travail de W. A. Bährens dans sa Dissertation avec son *exemplar editionis* de 1910, j'ai revu la tradition et me suis séparé de mon devancier à plusieurs reprises ; mais bien des passages laissent encore à désirer, et on ne trouve ici aucun effort pour résoudre les problèmes en suspens. Quant à l'explication du texte, je suis persuadé qu'il fallait tenir le plus grand compte des hypothèses que contient l'important mémoire de M. Carcopino sur l'*Hérédité dynastique chez les Antonins*, qui n'est même pas cité. En portant l'attention sur ces deux points il était possible de faire une édition utile du *Panégyrique*. Celle de M^lle^ Malcovati ne se recommande que par sa fidélité à la mienne. C'est un mince mérite dont je puis administrer des preuves nombreuses. Je n'en citerai qu'une, éclatante.

Sur mon exemplaire personnel de l'édition de 1938, j'ai noté au fur et à mesure de leur publication les livres et articles parus depuis lors qui intéressent le *Panégyrique*. Or, je n'en trouve, sauf erreur, aucune trace dans le volume de M^lle^ Malcovati. A propos du chapitre 4 sur le physique de Trajan, il eût fallu citer W. H. Gross (*Die Bildnisse Traians*, Berlin, 1939) et la statue de Trajan de Saint-Bertrand-de-Comminges, qui est précisément de la même année, année 100, que le consulat de Pline. Le chapitre 7 sur l'adoption comme principe de gouvernement exigeait un renvoi au mémoire déjà cité de M. Carcopino, qui en a montré l'hypocrisie. On sait que le chapitre 29 traite de l'annone, mais aussi que M. Van Berchem a renouvelé toute la question dans son livre paru

à la veille de la guerre (D. Van Berchem, *Les distributions de blé et d'argent...*, Genève, 1939). Les chapitres 30 et 31 sur la disette d'Égypte étaient particulièrement commentés par le livre de M. Vandier (J. Vandier, *La famine dans l'Égypte ancienne*, dans le t. VII des *Recherches... d'archéologie... du Caire*) et par un article de M. Schwartz (J. Schwartz, *Le Nil et le ravitaillement de Rome*, dans le *Bull. de l'Inst. fr. d'archéol. orientale*, XLVII, 1948, p. 179 et suiv.). Encore que les discussions sur la Tabula Hebana ne soient pas près d'être closes, les chapitres 69 à 75 sur les Comices appelaient la citation de ce nouveau document aussi surprenant qu'important. A propos du chapitre 70 et du développement sur l'homme nouveau Sextus Quinctilius, on attendait un rappel du commentaire que M. Tod a consacré à l'inscription d'Adalia (Marcus N. Tod, *The corrector Maximus*, dans les *Anatolian Studies presented to William Hepbura Buckler*, Manchester, 1939). Les chapitres 83 et 84 sur les princesses Plotina et Marciana auraient été illustrés — c'est le cas de le dire, car il contient de magnifiques photographies — par l'essai de M. Wegner sur les coiffures sous l'Empire (M. Wegner, *Datierung römischer Haartrachten*, dans l'*Arch. Anzeiger*, 1938, col. 276 et suiv.).

Et je ne mentionne là que des travaux de premier ordre éclairant des points précis du *Panégyrique* de Pline.

Mais aucun de ces travaux ne paraît connu de Mlle Malcovati, qui, dans un commentaire fondé entièrement sur celui de son prédécesseur, va jusqu'à en traduire mot à mot certaines notes et ne rajeunit sa documentation que par la mention de quelques travaux italiens et allemands généraux récents.

Marcel DURRY.

Caelius Aurelianus, Gynaecia, fragments of a latin version of Soranus' Gynaecia, ed. by Miriam F. DRABKIN and Israel E. DRABKIN : Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1951, xv-136 pages.

Le texte, jusque-là inédit, présenté par deux éditeurs de New-York, a été tiré d'un manuscrit du XIIIe siècle mis en vente dans un catalogue de Zurich au cours de l'été 1948. Ce manuscrit appartenait, il y a un peu plus d'un siècle, au collectionneur anglais Thomas Dawson. Il est aujourd'hui propriété du Dr Eliott B. Hague de Buffalo (New-York). Je signale ce trait, car il importe de plus en plus de connaître le site des manuscrits de collections privées.

Le manuscrit en cause contient dans ses quatre-vingt-quatorze folios une collection d'écrits latins relevant de l'art médical ou vétérinaire, et, notamment, des folios 61 à 94, des morceaux intéressant la gynécologie. Les *Gynaecia* de Caelius Aurelianus forment le début de cette collection (fol. 61 r°-75 v°). L'un des deux éditeurs des *Gynaecia*, I. E. Drab-

kin, avait publié en 1950, à Chicago, deux autres traités de Caelius Aurelianus, *On Acute Diseases* et *On Chronic Diseases*.

On ne connaît pas l'époque exacte à laquelle vivait ledit Caelius Aurelianus, qui semble avoir été un compilateur tardif d'écrits latins ou grecs. Dans le cas particulier des *Gynaecia*, nous possédons, au moins dans ses parties essentielles, le texte grec de la source, les Γυναικεῖα de Soranus, écrivain du IIe siècle de notre ère (éd. V. Rose, Teubner, 1882). D'autre part, le texte de Soranus avait été traduit en latin, vers le VIe siècle, par un certain Mustio, dont la version nous est conservée et dont une bonne part a été assimilée dans la traduction de Caelius Aurelianus.

Il résulte de tout cela que l'apport de la nouvelle édition intéresse plus la philologie que les connaissances médicales. Et voici quel profit on peut en tirer : éventuellement, quelques corrections au texte grec de Soranus ; une connaissance des principes de traduction et d'adaptation de Caelius Aurelianus, valable, notamment, pour les traités de Soranus pour lesquels nous n'avons pas de texte grec. Enfin et surtout, nous trouvons dans cette traduction des éléments à apporter au problème si actuel des traductions du grec en latin, spécialement dans le cas des écrivains techniques. La comparaison avec la traduction latine de Mustio est particulièrement instructive : le vocabulaire de ce dernier est à la fois plus populaire (*dida*[1] au lieu de *mamma*) et plus pédant (*interpellatio* au lieu d'*intervallum*, *encathisma* au lieu de *sessio*).

Les éditeurs américains ont fait tout leur possible pour faciliter la tâche des philologues intéressés à ces recherches : apparat critique, testimonia, index, distinctions typographiques permettant, sauf erreur, de reconnaître la part qui revient à Caelius Aurelianus de celle que l'on doit à Mustio. Au total, un utile instrument de travail nous est fourni, en même temps que s'accroît d'une pierre nouvelle l'édifice reconstitué de la littérature latine de basse époque.

A. Dain.

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel nach Petrus Sabatier, neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron, Band II : *Genesis*, 2. Lieferung, *Gn.* 9, 14-27, 23, in-4°, 160 pages.

Félicitons-nous de voir le départ allègre de cette grande entreprise dont j'ai déjà signalé (*R. É. L.*, t. XXVIII, 1950, p. 404-406) les ambitions et le haut intérêt scientifique. Il s'agit de renouveler la tentative

1. On lit dans trois manuscrits parisiens, à la suite des extraits du pseudo-Hérodien, la note suivante : τίθη (= dida) λέγεται ἡ μάμμη. Sur ce point, voir ma prochaine édition du Φιλέταιρος.

du P. Sabatier, faite en 1743, et de fournir à tous ceux que la Bible latine antérieure à la Vulgate occupe à quelque titre un texte muni d'un apparat critique très complet. Les moines de Beuron, par un large travail d'équipe, ont réuni une foule d'éléments divers : manuscrits qui conservent la traduction de tel ou tel livre, en tout ou en partie, y compris les inédits, puis confrontation avec les citations des Pères qui permettent souvent de combler les lacunes.

La consultation de cette édition exige que l'on ait constamment présent à l'esprit ou sous la main l'index des sigles. Chaque page se divise en schéma, apparat critique et apparat des témoins. Le schéma part du texte grec, dont les variantes effectives sont notées, et aboutit à la Vulgate, terme du développement du texte biblique latin. Entre ces deux points extrêmes sont groupés, suivant les différents types, les textes de l'ancienne version latine avec toutes les variantes. L'apparat indique les témoins de chaque texte, note succinctement l'histoire du texte et les particularités grammaticales.

Il ne faut pas se dissimuler que l'usager, à moins d'être versé dans les problèmes bibliques et patristiques, aura d'abord quelque peine à se reconnaître dans ce labyrinthe de sigles et de signes, dans cette poussière de fragments, dans ces variantes si nombreuses. Mais, avec un peu d'habitude, tout deviendra simple et il ne tardera pas d'être payé de sa peine. Je n'ai pas à répéter que nous avons là un admirable instrument de travail, utile à des fins très variées et qui fera découvrir toutes sortes d'emprunts d'un Père à l'autre.

Pierre COURCELLE.

Tertullian, Apologeticum. Verteidigung des Christentums, lateinisch und deutsch, herausgegeben, übersetzt und erläutert von Carl BECKER : München, 1952, in-8°, 52 pages.

Il est malaisé de juger — sur un tiré à part de la seule Introduction — d'un ouvrage qui compte plus de 300 pages. Cet ouvrage, luxueusement imprimé, est à l'usage d'un large public, mais se recommande du fait qu'il est issu du « séminaire » du professeur F. Klingner. L'Introduction présente clairement, sans notes, ce que furent les attaques de Celse contre les Chrétiens, les réponses des apologistes grecs qui ont précédé Tertullien, sa vie, son évolution vers le montanisme, le rapport de l'*Apologeticum* à ses œuvres postérieures, les principaux aspects de la langue et du style. Notons en passant l'éloge décerné (p. 48) aux traducteurs français, avec lesquels M. Becker s'efforce de rivaliser pour ce qui est de rendre la couleur du style et les sonorités. Le texte adopté est celui de Hoppe, dans le *Corpus* de Vienne, avec de nombreuses retouches ; celles-ci seront justifiées ultérieurement par une recherche phi-

lologique approfondie, que l'auteur annonce, sur l'ensemble des écrits apologétiques de Tertullien. Elle sera la bienvenue.

Pierre COURCELLE.

Saint Thomas d'Aquin : Contra Gentiles, Livre troisième ; texte de l'édition léonine, traduction de M.-J. GERLAND : Paris, Lethielleux, 1951, 822 pages.

Cette édition avec traduction de la *Summa contra Gentiles* est l'œuvre collective des Dominicains du couvent d'études générales de Chambéry-Leysse. Le livre III paraît en premier lieu parce qu'il est le plus accessible au public moderne. Viendront ensuite les livres IV, I, II, le livre I devant être précédé d'une introduction de caractère scientifique.

Cet ouvrage, dont il nous reste l'autographe, est moins connu du grand public que la *Somme théologique*. Il a pour but de conquérir à la théologie chrétienne les intellectuels contemporains de saint Thomas, incroyants ou sceptiques. Le livre III traite spécialement de Dieu comme fin de ce qu'il crée, en vertu du principe selon lequel « le Seigneur a tout fait pour lui-même » (*Prov.* 16, 4). Le problème du Mal, la destinée des créatures intelligentes sont examinés successivement. Ces créatures libres sont menées à la béatitude avec l'aide de la Providence qui leur indique leurs lois et leur procure la Grâce. L'ensemble marque une synthèse, nouvelle alors, entre la tradition augustinienne et l'aristotélisme. C'est la première grande œuvre de saint Thomas. Agé d'environ trente-trois ans, il écrit à la requête du pape Alexandre IV et du grand maître de l'ordre, Raymond de Pennafort. L'argumentation repose tantôt sur le texte sacré, tantôt sur le raisonnement. Les principaux thèmes sont, d'une part, le mouvement des créatures spirituelles qui vont du désir de Dieu au repos en sa contemplation, d'autre part, le gouvernement de Dieu, qui fournit non seulement l'être, mais l'agir. La prière elle-même n'opère que dans la mesure où elle entre dans un plan divin prédéterminé.

Le texte, reproduit par privilège spécial, est celui de la grande édition léonine, sans apparat critique. La traduction vise plus à l'exactitude qu'à l'élégance ; elle se laisse pourtant lire sans peine. Des références sont insérées dans le texte, mais le lecteur ne trouvera à la fin du volume qu'un index des matières. Ni index biblique, ni index patristique, ni table des *loci* des philosophes anciens ou médiévaux. L'ouvrage sera donc un bon instrument de travail théologique, mais n'éclairera guère sur les *gentiles*. Qui sont les *Égyptiens* attaqués p. 467, les *Mages* dénoncés p. 519? Il importerait de le savoir, soit que l'on veuille mesurer le degré de culture de Thomas d'Aquin, soit pour apprécier le mouvement des idées religieuses et antireligieuses de son temps.

Pierre COURCELLE.

Vitae Sanctorum Honorati et Hilarii episcoporum Arelatensium, rec. S. Cavallin (Skr. Vetenskaps-Societ. Lund, XL) : Lund, Gleerup, 1952, 200 pages, 20 cour.

Cette édition, publiée avec un soin méticuleux et une présentation quasi luxueuse, fait honneur à l'école de Lund d'où elle émane et à la tradition löfstedtienne dont elle s'inspire. Elle est née des circonstances dans lesquelles l'auteur avait été amené, il y a vingt ans, à recenser le codex Arelatensis (Bibl. nat., lat. nº 5295), qui contient, avec une Vie de saint Trophime du XIe siècle, le Sermon de saint Hilaire sur la Vie de saint Honorat et la Vie de saint Hilaire lui-même (une Vie de saint Césaire a été arrachée du codex au XIIe siècle).

M. Cavallin, après une abondante préface traitant surtout de l'état du texte et de la comparaison avec d'autres manuscrits, établit, avec un apparat critique abondant et toutes les garanties de la méthode, le texte des deux premières Vies, pour lequel aucun progrès n'avait été réalisé depuis l'édition des Bollandistes de 1643. En appendice, une collation relève pour ces deux Vies les changements apportés au texte des Bollandistes, et, pour la vie de saint Césaire (non éditée ici), les discrépances entre le texte de G. Morin et celui de B. Krusch.

L'originalité de cette édition est de nous fournir un Index non seulement pour les deux Vies éditées ici, mais aussi pour celle de saint Césaire. Index total, en ce sens qu'il relève tous les mots, même les accessoires, avec référence à tous les exemples. Luxe qu'on trouvera peut-être superflu, et peine peut-être excessive ; mais, enfin, le travail est fait une fois pour toutes, et il s'en faut qu'il soit sans intérêt. En particulier, il nous révèle de curieux « semimonstra » tels que : *econtra*, *deultra*, *fonticola*, *nepotellus*, *tinniuolum*, *compatrioticus*, *recinium*, *latena*, *casso* (?), la plupart, du reste, imputables à saint Césaire, ce qui n'est pas sans intérêt. M. Cavallin nous laisse le soin — et le plaisir — de glaner dans la moisson abondante qu'il nous ménage ; il faut le féliciter de fournir à ses successeurs les éléments de plus d'une étude de langue et aux lexicographes comme Souter l'occasion d'enrichir leurs Dictionnaires.

J. Marouzeau.

Ludwig Bieler, *Libri epistolarum sancti Patricii episcopi*. Part I : Introduction and Text (Comisiûn Laimhscribhinni na Héireanu). Dublin, 1952, 150 pages.

Saint Patrice est universellement connu comme apôtre de l'Irlande au Ve siècle. On sait beaucoup moins qu'il a le droit de figurer au catalogue des écrivains de la littérature latine, non point qu'on lui doive

aucune œuvre littéraire, mais parce qu'il est l'auteur d'un certain nombre de lettres écrites en latin. Toutes se rapportent à son apostolat et aux devoirs de sa charge. Il faut y joindre quelques *Dicta Patricii.* Il ne subsiste de tout cela que deux pièces maîtresses : l'une constitue une « confessio », l'autre est adressée aux soldats du prince breton et païen Coroticus, auxquels l'évêque reproche rudement leur hostilité au christianisme. Ces textes présentent le double intérêt de nous donner quelques détails biographiques sur Patrice et de nous faire connaître sa profession de foi, très orthodoxe.

Les *Libri epistolarum sancti Patricii episcopi* avaient été publiés depuis longtemps. Mais une édition critique restait à faire. Il faut savoir gré à M. Ludwig Bieler de l'avoir entreprise et menée à bien, d'après l'étude directe des huit manuscrits, dont sept indépendants les uns des autres, conservés respectivement à Dublin (1), à Oxford (3), à Paris (1), à Arras (1), à Rouen (1) et à Londres (1). Un apparat critique étendu accompagne et un abondant commentaire philologique suit le texte, que précède une savante introduction relative à l'histoire de ce texte, à ces divers manuscrits et à leur utilisation.

J. Zeiller.

Frithegodi monachi Breviloquium Vitae beati Wilfredi, et Wulfstani cantoris Narratio metrica de sancto Swithuno, edidit Alistair Campbell : Thesaurus Mundi, Zürich & Paris, Klincksieck, 1951, xi-183 pages.

Cette collection internationale (la notice au revers de la couverture est répétée en quatre langues) doit s'étendre à l'ensemble du Moyen Age, lui-même déjà international : ce volume nous offre deux poèmes hagiographiques du x^{e} siècle anglo-saxon.

La *Vie de saint Wilfrid* (634-709/710), composée vers 950 par le moine Frithegod, à la demande de l'archevêque Odon de Canterbury, ne représente pas une source primaire pour l'hagiographie, puisqu'elle n'est qu'un remaniement en vers de la *Vita* plus ancienne d'Eddius de Ripon ; par contre, elle constitue un document curieux et révélateur pour l'histoire littéraire et spécialement pour l'histoire du latin médiéval. Ce poème est écrit dans une langue artificielle, farcie de mots « difficiles » — mots rares, mots employés dans un sens assez éloigné de leur acception classique, mots grecs, enfin ce qu'on peut appeler du « latin de glossaire » (W. M. Lindsay a bien montré comment les *Glossaires* médiévaux, recueils alphabétiques de gloses recueillies dans les marges de manuscrits littéraires, avaient été utilisés par les auteurs pour enrichir leur vocabulaire : ils prenaient le mot glosé, difficile, comme un synonyme du mot facile qui servait à l'expliquer, suivant une méthode

que J. K. Huysmans a utilisée de nouveau de nos jours[1]). Latin savant que les lettrés du Moyen Age eux-mêmes ne pouvaient comprendre sans commentaires et que, de fait, des notes marginales ou interlinéaires expliquent dans nos manuscrits. Voici, à titre d'exemple, les premières lignes de la lettre-préface de l'archevêque Odon :

Orthodoxae fidei famulitio (: famulatu) *ancillatis* (: humili servitute iunctis), *eisdemque ecclesiastico antistantibus proposito, quaquauersum* (: qualibet ex parte) *orbis, tam instantibus quamque futuris, Odo Dorobernicarum* (: metropolitanae civitatis Cantiae) *opilio* (: pastor) *ouillarum* (: ouium), *in sanctae humilitatis consortione* (: contubernio) *collegium* (: societatem)...

On a lu entre parenthèses les gloses des manuscrits que M. Campbell a recueillies dans un premier apparat (le second est l'apparat critique, un troisième contient les parallèles dont Frithigod s'est inspiré : Virgile, Fortunat, Aldhelm...) ; la présente édition, établie avec grand soin, d'après trois manuscrits, dont un excellent *Cottonianus* du x^e^ siècle, doit remplacer celle de Mabillon, reproduite par Migne, du t. CXXXIII de la *P. L.*

Le second texte nous est offert comme une *editio princeps* : « *Narrationem* primum edidi... » Affirmation quelquefois imprudente (on se souvient que Dom Morin avait présenté comme inédit un texte publié par lui-même quelque vingt ans avant) : si, en effet, Mabillon n'a édité que des fragments de notre Wulfstan, je vois signalée (dans le *Lexikon* de Buchberger) une autre édition (complète?) que M. Campbell a négligée, celle de M. Huber, dans un *Programm* du Gymnasium bénédictin de Metten, en Bavière (1905/1906). Ce qui n'enlève rien au mérite intrinsèque de celle-ci, établie d'après deux manuscrits, dont l'un, écrit vers 1000, est presque contemporain de l'œuvre, datée de 992-994.

Il s'agit du récit de vingt-quatre miracles attribués au saint évêque de Winchester, Swithun († 863) ; dans la mesure où cette naïve littérature hagiographique mérite créance, on peut dire que ce poème a une valeur historique, puisqu'il est une des sources principales et des plus anciennes de l'histoire de ce saint. Mais, comme le souligne avec raison M. Campbell, son principal intérêt est aussi d'ordre littéraire : c'est un témoin intéressant du niveau — en somme assez élevé — atteint par la culture latine dans les milieux ecclésiastiques anglo-saxons à la fin du x^e^ siècle.

H.-I. Marrou.

1. Marcel Cressot a montré comment Huysmans, armé du *Dictionnaire analogique* de Boissière (qui lui fournissait, par exemple, sous la rubrique « odeur », les mots « arome, bouquet, effluve, fumet, relent, remugle... »), affectait de considérer ces « synonymes » comme parfaitement interchangeables, d'où des alliances *inouïes* du type : « le pestilentiel bouquet des godillots tièdes », « un fumet bien biblique de cinnamome ».

Roger A. Pack, *The Greek and Latin literary Texts from Graeco-Roman Egypt* : Ann Arbor, University of Michigan Press, 1952, in-4°, x-105 pages.

L'inventaire des textes littéraires grecs conservés dans les papyrus avait déjà été dressé en 1923 par C. H. Oldfather, *The Greek Literary Texts from Greco-Roman Egypt*, Un. of Wisconsin Studies..., n° 9. Deux suppléments, indépendants l'un de l'autre, ont été donnés, en 1942, par Zuster Elisa Reggers, *Catalogus van de grieksche letterkundige Papyrusteksten uitgegeven in de Jaren (1922-1928)*, et, en 1947, par Laura Gabbiani, *Testi letterari greci di provenienza egiziana (1920-1945)*, Publ. dell'Istituto di Papirologia « G. Vitelli » della Univ. di Firenza. Ces deux suppléments offraient l'inconvénient d'obliger le lecteur à recourir à trois ouvrages différents, et les conditions dans lesquelles ils avaient été rédigés, pendant ou immédiatement après la guerre, n'avaient pas permis à leurs auteurs de leur donner toute la précision désirable. Enfin, aucun de ces trois ouvrages ne relevait, en principe, les textes latins. Pour connaître ceux-ci, il fallait recourir à la liste publiée en 1941 par P. Collart dans la *Revue de Philologie*, 67, p. 112 et suiv., ou à A. Calderini, *Papiri latini*, Milan, 1945. Le catalogue de M. Pack sera donc accueilli avec reconnaissance : il contient l'indication de 2.369 fragments publiés ou signalés antérieurement à 1950 ; un supplément comble quelques lacunes et pousse le dépouillement jusqu'à septembre 1951. Suivant une convention généralement admise en papyrologie, M. Pack ne relève que les textes de provenance orientale. Les P. Herculanum n'ont donc pas leur place ici. C'est indûment qu'y figure le Flavius Josèphe de Milan (n° 2290), qui appartenait en 1605 au monastère de Saint-Ambroise et dont l'origine italienne est plus que probable. La bibliographie de M. Pack sur ce point est tout à fait insuffisante : le lecteur devra la compléter par Lowe, *Codices latini antiquiores*, III, 288.

Les textes latins tiennent donc ici peu de place : moins de cent articles, n° 2283 à 2368. La liste de Collart a été, comme il se devait, complétée. Elle n'en est pas, pour autant, périmée ; le plan de M. Pack est différent de celui qu'a suivi Collart : M. Pack donne une bibliographie beaucoup plus abondante, mais il ne relève pas les textes chrétiens, fort peu nombreux d'ailleurs ; il n'indique la cote du papyrus que lorsqu'il a été publié dans les collections connues, mais ne donne jamais le numéro d'inventaire, ce qui rend parfois l'identification difficile lorsqu'il s'agit d'un texte publié isolément ; il n'indique non plus ni l'écriture ni s'il existe une reproduction photographique du fragment ; enfin, il ne comporte pas cet aperçu général sur la propagation de la littérature latine en Égypte et le caractère des ouvrages qui y ont été

lus, qui forme la conclusion du travail de Collart et que les trouvailles nouvelles n'ont fait que confirmer. On peut donc regretter que M. Pack n'ait pas systématiquement établi la concordance de ses numéros avec ceux de la liste de Collart, puisque le lecteur devra, très fréquemment, s'y reporter.

Les dépouillements de M. Pack ont été très consciencieux. Plusieurs fragments qui avaient échappé à Collart se trouvent ici, par exemple les nos 30, 1639, 2328. Les lacunes ne sont pas nombreuses. Signalons, cependant, que M. Pack aurait dû dépouiller les *Codices latini antiquiores* de M. Lowe et y renvoyer chaque fois qu'il y avait lieu — il ne les cite que sous le n° 2295 ; qu'au n° 2332 (Collart 34) il eût fallu citer Girard, p. 509-510, au n° 2335 : Schneider, *Sav. Zeitschr.*, 24, 1903, p. 414-416 ; qu'il convient d'ajouter aux textes de Virgile (nos 2300-2312) : *Ecl.* V, 17-31, Strasbourg, P. lat. 2 (inédit) (n° 306 de la liste des P. lat. que j'ai donnée dans *Scriptorium*, IV, 1950, p. 116 et suiv.) ; au n° 2316 : Paul, *Questiones*, P. Heidelberg 1272 (n° 317 *ib.*) ; au n° 2321 : *Code Théodosien*, le Oxford, Bodl. Lib. Ms. p. bibl. d 2 (P) (n° 312 *ib.*) ; au n° 2326, le κατὰ πόδα du *Digeste* p. p. La Pira, *B. I. D. R.*, 38, 1930, p. 151-174 (n° 319 *ib.*) ; au n° 2328 : *Code de Justinien*, le P. Reinach 2219 (n° 314 *ib.*, où il est rangé, par erreur, parmi les « capitales », et Lowe, *C. L. A.*, 5, n° 700) ; au n° 2345 : les *Fragments de grammaire*, P. Louvre E 7332 (n° 318 *ib.* et *C. L. A.*, 5, 697) ; au n° 2354 : le *Glossaire gréco-latin*, P. Reinach 2140 (*C. L. A.*, 699) ; au n° 2361 : l'*Exercice d'écriture*, *P. S. I.*, 1310 (n° 320 de ma liste) ; et, enfin, au n° 2337 : le *Fragment juridique* p. p. Arangio-Ruiz, *Festschrift Schulz*, II, 1951, p. 3-8, et au n° 2293, *Livy Epitome*, le nouveau fragment, *P. S. I.*, XII, 2, n° 1291, M. Pack étant ici excusable, puisque ces deux recueils ont paru après l'achèvement de son travail. On peut regretter, pour finir, que M. Pack n'ait pas donné à la fin de son répertoire un index des papyrus par collection et par numéro d'inventaire qui aurait, certes, alourdi un peu le volume, mais en aurait grandement facilité la consultation.

Robert Marichal.

Histoire.

Michael Grant, *Ancient history* (n° 15 de la Coll. *Home study books*) : London, Methuen, 1952, in-12, viii-247 pages, 5 cartes dans le texte, 7 sh. 6 d.

L'auteur, depuis quelques années, s'est imposé à l'attention des historiens par la publication de travaux importants qui, prenant la numismatique romaine comme point de départ, débouchaient de façon neuve dans l'histoire (*R. É. L.*, t. XXVI, 1948, p. 45 ; t. XXVIII, 1950, p. 437-440 et p. 475-476). Il annonce ici (p. 241, n. 1) un livre sous presse,